

Les mots vigoureux de l'Apôtre Paul aux Colossiens, affirmant en particulier que Dieu a choisi ce « qu'il y a de faible dans le monde » afin de « couvrir de confusion ce qui est fort », affirmant, aussi bien, que la « sagesse venant de Dieu » vient en quelque sorte disqualifier ceux qui sont « sages aux yeux des hommes », ces mots vigoureux, donc, ne sont-ils pas difficiles à entendre pour ceux, parmi nous, qui auraient quelque disposition pour la réflexion, et même quelque attrait pour ce qu'il est convenu d'appeler « philosophie » ? Ces mots vigoureux signifieraient-ils, au fond, que la « foi » chrétienne nous inviterait à abandonner sans retour toute espèce de réflexion, parce que cette « foi » serait radicalement étrangère à ce que nous appelons aussi « Raison » - qu'il importerait, pour avoir la « foi » et la garder, de ne surtout jamais réfléchir, et même de tenir pour rien toutes les sagesse humaines constituées en dehors de sa perspective ? Pardon de faire encore mention devant vous du philosophe Nietzsche, qui, en bon fils de pasteur qu'il était, et comme tel grand connaisseur de notre foi « chrétienne », écrivit dans son ouvrage *L'Antéchrist* ces mots grinçants : « Le christianisme est également opposé à tout épanouissement intellectuel [...] ; il prend le parti de tout ce qui est idiot, il jette l'anathème sur l'esprit » [...]. Comme la maladie est inhérente au christianisme, il faut nécessairement que l'état le plus typiquement chrétien, la "foi", soit une forme de maladie, il faut nécessairement que toutes les voies honnêtes et scientifiques d'accès à la connaissance soient rejetées par l'Eglise comme des voies interdites. » Paroles vigoureuses contre paroles vigoureuses, pensera-t-on peut-être – sauf que les secondes (celles de Nietzsche), aux yeux des bons catholiques que nous sommes, ne devraient compter pour rien face aux premières (celles de Paul). On ne saurait accorder une égale importance, n'est-ce pas, à un philosophe de la fin du Dix-neuvième siècle, allemand de surcroît, et à l'apôtre des Gentils. Sans doute. Et moi qui vous parle, et malgré toute l'affection que certains me connaissent à l'endroit de l'auteur du *Zarathoustra* ou de la *Généalogie de la morale*, je n'ai bien sûr jamais considéré que les mots de Nietzsche fussent paroles d'Évangile ! Mais enfin je ne puis m'empêcher de penser que ce puissant philosophe, par ailleurs si mal compris, objet de si nombreux contre-sens dans la lecture que l'on fait de son œuvre, en l'occurrence *frappe juste* – et fort. Ou plutôt : *semble* frapper juste et fort – et tout est dans le « semble ». Qu'est-ce à dire ?

Incontestablement, et à vues humaines et rien qu'humaines, un *certain* rapport au « christianisme » (inclinant à le considérer comme une religion *de sacristie*) donne à croire qu'il présenterait, hélas, tous les dehors d'une espèce d'idiotie collective, en effet, tous les aspects d'une sorte d'insensibilité profonde à l'égard de toute réflexion un peu sérieuse et exigeante. Non pas que ce christianisme « de sacristie » serait à proprement parler hostile à l'intelligence – mais simplement indifférent, en effet, pour ne pas dire tragiquement hermétique à ce que l'Eglise elle-même, justement, encourage sous la notion d'« intelligence de la foi ». Pardon de me répéter, mais certains non chrétiens, en particulier mahométans, en savent par exemple plus sur nous que nous-mêmes, en savent plus sur le Dieu de Jésus Christ que certains chrétiens eux-mêmes. Et s'il en est ainsi, pensera-t-on, c'est parce qu'il semble trop souvent régner dans nos rangs une très étrange et inquiétante absence de curiosité à l'égard du Mystère de Dieu. On participe à la messe, en espérant secrètement qu'elle ne sera pas trop longue, on serre les dents au moment du sermon *en attendant que ça passe* (et notez bien : il réside là un réflexe, je le reconnais bien simplement moi-même, qui est souvent par trop compréhensible), et puis *c'en est fait pour une semaine*.

Pourtant allons un peu plus loin, et jugeons, s'il se peut, au-delà de ces seules apparences peu flatteuses. Car quant à réfléchir ou s'intéresser à des questions philosophiques, qui, à vrai dire, a le temps pour cela ? Et n'est-ce pas déjà beaucoup, après tout, de participer à la messe ? N'est-ce pas même l'essentiel ? Se mettre en présence du Seigneur, goûter ce que l'Eglise appelle Sa « présence réelle » sous les espèces du pain et du vin – se pénétrer, à l'occasion de chaque eucharistie, que Celui que nous suivons est là,

réellement là, et que, pour paraphraser le saint curé d'Ars, Il nous avise cependant que nous L'avisons, n'est-ce pas l'essentiel, en effet ? N'est-ce pas là une expérience qui dépasse toute philosophie ? Nous, nous adorons, sans trop comprendre, peut-être, et sans le secours de notre sagesse humaine, peut-être aussi – mais nous *adorons*. Et cela suffit. Les grands mots et les belles phrases aux longues périodes des professeurs de philosophie ne nous impressionnent guère, leur « sagesse » sophistiquée et souvent incompréhensible nous laisse de marbre, puisque seul le Seigneur nous impressionne ! Ce sont bien les mots de l'apôtre Paul qui frappent juste, de ce point de vue – pas ceux de Nietzsche ! Ils frappent juste dans l'exacte perspective de cette attitude d'*adoration*, laquelle, silencieuse, n'a que faire en effet des mots et des effets de manche, et de tous les artifices les plus clinquants des langages les plus sérieux et les plus savants. Moi qui vous parle, et qui suis un peu familier des mots, ainsi que des personnes, notamment dans les milieux universitaires, qui en ont fait leur métier, je vous le dis : les mots, très souvent, ne sont employés qu'à seule fin de dissimuler, sous des tournures pompeuses et en effet savantes, une réelle vacuité de la pensée ! Et je vous dois même cet aveu : je redoute, chaque dimanche que Dieu fait, de devoir vous parler de Lui pour cette seule raison que mon devoir d'état l'exige, de devoir vous asséner mes pauvres mots, pas toujours forgés au creuset de cette attitude d'adoration que je mentionne si facilement devant vous – et sans laquelle ils ne sont que toc, sans laquelle ils ne sont rien, à peine un peu plus que du bruit produit par le claquement d'une langue sur une voûte palatale. Je ne dis pas cela pour faire assaut de modestie, mais bien, que Dieu m'en soit témoin, parce que c'est vrai.

Et là réside, précisément, ce à quoi je voulais en venir. La véritable « intelligence » est en effet l'intelligence de la foi, qui est aussi, cela va sans dire, l'intelligence du cœur. C'est bien cette intelligence-là qui met en déroute les sagesse de ce monde, les sagesse simplement humaines. Montre-moi donc ta sagesse, toi qui n'adores point, toi qui, plein de toi-même, ignore que toute sagesse véritable vient de la contemplation de Dieu ! Montre-moi donc ta sagesse, toi qui en effet t'écoutes parler, tout pénétré de toi-même et te séduisant toi-même, là où tu ferais mieux de te taire, et d'écouter Celui qui te parle dans le secret et qui *est* la Sagesse – culminant dans l'abaissement de la Croix ! Montre-moi ta sagesse, toi qui ne fut jamais *saisi* par la grâce, ou ne désire point l'être ! Montre-moi donc ta sagesse, toi, même, qui te fais le professeur de ton frère, voire qui le méprise dans ton cœur parce qu'il n'est pas doté comme toi de tous ces diplômes dont se rengorgent les vaniteux, ces diplômes qui semblent avoir été tout exprès inventés pour eux, à seule fin qu'ils persévèrent dans l'erreur de se hausser du col, qu'ils persévèrent dans l'erreur de se plaire, et que, se plaisant, ils se perdent, là où, en s'humiliant d'abord devant Dieu, ils se grandiraient ! Montre-moi donc ta sagesse, toi qui n'es capable que de mots, fussent-ils les plus savants, et qui, ignorant la première des Béatitudes, ne t'humilie jamais face contre terre devant la Majesté de Celui que tu prétends adorer, et au regard de laquelle tu n'es, littéralement, *rien* ! Montre-moi ta sagesse, toi, surtout, qui te crois plus intelligent que ton frère : ignorerais-tu que lui comme toi vous n'êtes, au regard de cette majesté divine, que de pathétiques vermisseaux – *lui comme toi* ? Et que cela doit bien faire rire les anges du Ciel, depuis la hauteur sublime de leur humilité, de voir des vermisseaux se comparer, dans leur orgueil, à d'autres vermisseaux ?

Saint Thomas d'Aquin, dit-on, après avoir bénéficié de la Vision de son Seigneur, et lui qui pourtant aurait pu se « hausser du col » en raison de ses écrits touchant au génie, n'écrivit justement plus rien après cette vision, tenant pour « paille » toutes ses productions, tous ses livres dont s'émerveillent pourtant, stupéfaits, ceux qui les étudient encore. Telle est la vraie sagesse. Etant entendu que, peut-être, seuls savent se taire ceux qui ont d'abord, dans l'adoration, épuisé toutes les ressources du langage. En ce sens aussi, n'est pas Saint Thomas qui veut...